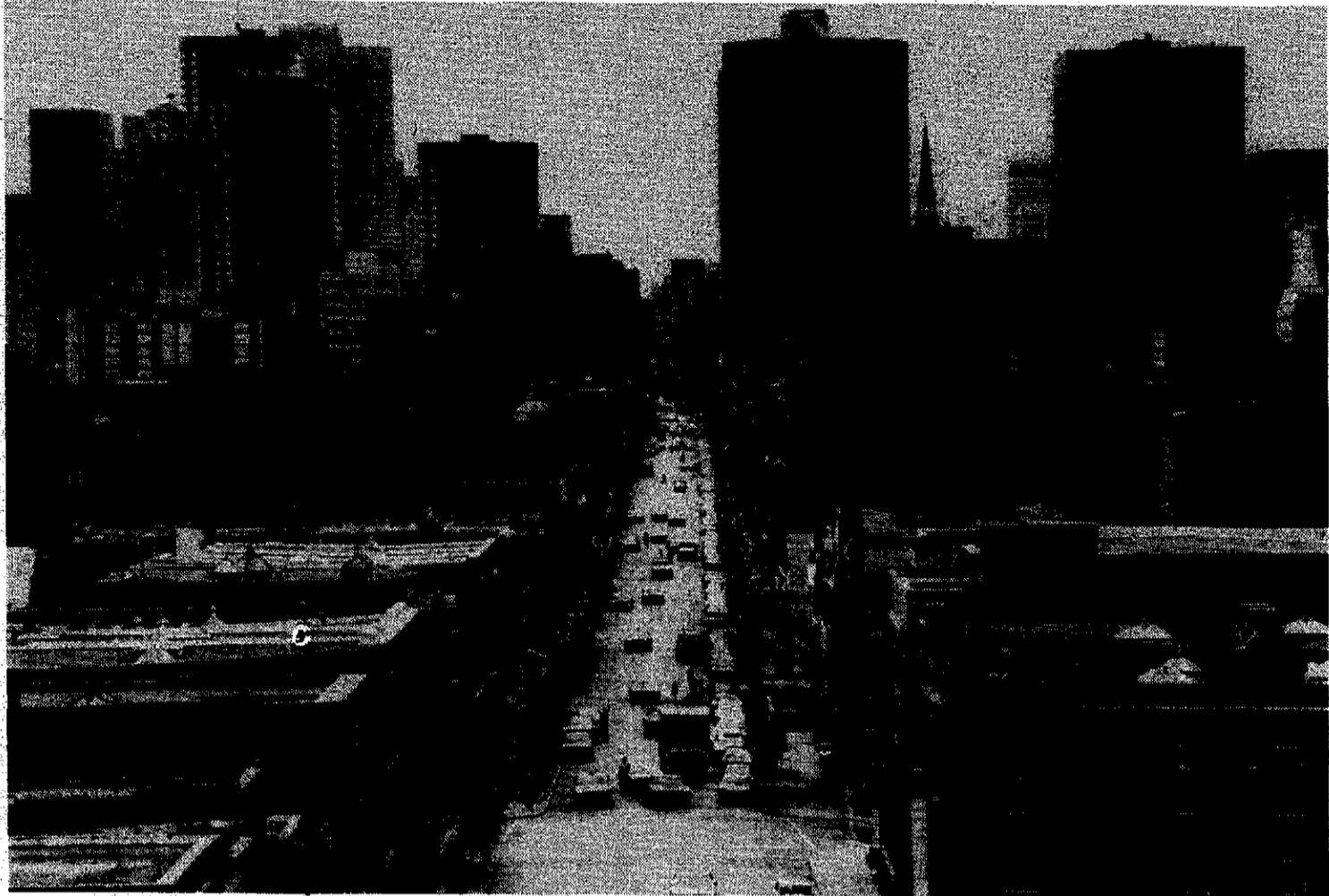


VILLES EGRITES



« Les gratte-ciel, comme des totems d'aluminium, de vitres, de béton, construisent les nouvelles rues aux murs de polystyrène, de plaques d'amiante, de tôles d'acier ponçées de noir par des discothèques. » (Photo Viva.)

lisé du Saint-Laurent, fleuve de glace jusqu'en mars. Et les ponts conduisent, un soir, à un gigantesque coucher de soleil, à Katnawaga, réserve indienne où les Iroquois, à quelques kilomètres du centre agité de la ville, survivent, fiers et beaux, dans des maisons nostalgiques, dans des rues désolées où flotte une lancinante, fascinante, indéfinissable intensité, hautaine agonie d'une civilisation au cœur inchangé depuis des millénaires, dans ces corps jeunes, minces, élancés, bruns, vêtus à la mode sportive des jeunes Newyorkais ou des jeunes Bostoniens, leurs riches et modernes voisins de la côte est.

Montréal, désordre architectural, quartiers historiques défoncés, éventrés, aucun souci du passé; la beauté victorienne des villas démolies est avidement sacrifiée aux banques, aux compagnies d'assurance, aux galeries marchandes souterraines. Les gratte-ciel, comme des totems d'aluminium, de vitres, de béton, construisent les nouvelles rues aux murs de polystyrène, de plaques d'amiante, de tôles d'acier ponçées de noir par des discothèques, des clubs de musique alternative fréquentés par la jeunesse punk et new wave aux yeux drogués, alcoolisés, aux boucles blondes de chérubin désespéré à dix-sept ans. Le fléau du chômage et de la pauvreté sévit là comme ailleurs.

Etrange ville, l'hiver la quitte-t-il jamais tout à fait? Il tombe encore des averses de neige entre avril et mai, pourtant les fleurs ont déjà poussé, les pelouses sont vertes. Et même en été, pendant les canicules, Montréal irisée de gouttelettes d'or, les soirs étouffants où le jour commence à durer, la vie à reprendre, est cette ville poussiéreuse où les cœurs, les corps sont tendus par une soif de soleil, une conscience du désir éphémère que les gens des régions plus douces ne connaissent pas. L'hiver, là-bas, c'est l'agression; on marche assommé, on chancelle, concentré dans

une lutte au corps à corps contre le froid glacial qui ne laisse pas de répit à la peau, aux muscles, à la tête, aux os. Montréal est épuisante en hiver; ses adolescents y sont déprimés, ses femmes exténuées. Les couronnes de Noël en pommes de pin, houx et gui, les délicieux gâteaux aux fruits confectonnés pour la fête n'étaient que quelques semaines l'atmosphère. Dès janvier, le froid reprend sa blancheur, sa grisaille, sa noirceur, cette monotonie des jours et des nuits, comme annihilés par la neige et la glace. Les sapins de Noël décorés en décembre de nœuds de tulle et de boules de cristal comme des femmes au visage rehaussé de pendants d'oreilles, aux cheveux noués par des rubans de petite fille sont brusquement, fin janvier, jetés sur les trottoirs.

J'aime me promener dans l'imprévisible de cette ville, dans certaines petites rues, entre des alignements surannés de logements de carte postale de bonne année. Sur la porte d'une vieille maison qui fait penser à un film d'Hitchcock est affiché un mot écrit à la main: « Porte bloquée, veuillez faire le tour par la porte de derrière, par la rue du couvent. » Ici, on ne pense plus, soudain, à Hitchcock mais à Dostoïevski, au tzars Zossima des « Frères Karamasov »: la place, la petite église, les sapins, la neige comme un cimetière. C'est le roman, on ne se délivre pas si facilement de l'Europe. J'apprends ensuite que le musée que je cherche se trouve à la pointe Saint-Charles, qu'il appartient à une communauté religieuse, la Congrégation Notre-Dame, les sœurs grises y ont résuscité le passé en exposant de très beaux vieux meubles québécois. Je rêve alors au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle de ce pays mais la réalité de Montréal, l'histoire industrielle du XIX^e siècle et le sort des Canadiens-Français d'alors laissent peu de place au rêve: les ouvriers, encore à la fin du XIX^e siècle travail-



« J'aime ces villes insolites, contrastées, ces superpositions d'impressions comme Montréal où sont stimulés de profonds cheminement d'idées, le besoin d'évaluer, renouveau éthique que peut-être les longs voyages favorisent. » (Photo Francine Bajandé.)

laient entre dix et douze heures par jour toute la semaine sauf le dimanche. Le peu connu et si passionnant musée de l'histoire de Montréal, situé dans une ancienne caserne de pompiers, près du fleuve Saint-Laurent, m'apprend qu'un tiers des ouvriers de l'industrie du cuir se composait de femmes et d'enfants, que tous les travailleurs étaient sous-payés, que le temps de travail supplémentaire obligatoire était très fréquent. En 1891, plus du quart de la main-d'œuvre était composé de femmes. Le textile, la chaussure et le cigare engageaient un grand nombre d'enfants. Dans les fabriques de cigares lit-on encore au musée, le nombre d'enfants ouvriers était supérieur à celui des femmes. Des familles entières, sans quitter leur logement, travaillaient pour un entrepreneur à compléter les pièces commencées en usine. Le salaire était infime. C'était, est-il écrit dans ce musée, le règne de la sueur et de la misère. Les entrepreneurs embauchaient des femmes et des enfants plutôt que des hommes parce qu'ils les payaient moins cher. Les maisons des

pauvres gens étaient en briques rouges à un ou deux étages, on voit encore ces maisons dans les quartiers populaires de Montréal. Là vivaient des familles de sept ou huit personnes dans quatre pièces sans toilettes, presque sans air, presque sans lumière, presque sans chauffage alors que le thermomètre peut descendre jusqu'à moins trente. Plus de 62% d'enfants francophones catholiques mouraient avant l'âge de cinq ans dans ces quartiers insalubres où le taux de mortalité était le plus élevé. En 1871, 75% d'adolescents âgés de seize à vingt ans travaillaient dur dans cette ville usinière qui comptait plus de la moitié des industries du Québec; en 1891 les ouvriers et leur famille constituaient les deux tiers de la population montréalaise. Il faut attendre 1886 pour qu'un conseil d'hygiène soit créé, 1919 pour qu'une loi des habitations salubres soit votée. En Nouvelle-Angleterre, aux Etats-Unis, près de la moitié de la main-d'œuvre, dans les filatures, était encore constituée de québécois francophones.

On les appelait alors les nègres blancs. Oui, ce musée arrête mes rêves de neige, de traîneaux, d'orignaux, de forêts, de fourrure, de trappeurs, ou de « Maria Chapdelaine » écrit d'ailleurs par un Français. Le cœur, à la lecture de ces chiffres, se serre. Cœur de visiteuse, de visiteur de musée. Anatomie d'une grande ville. Rien peut-être n'aiguise plus la sensibilité que l'insensibilité. On voyage, on s'informe, on s'étonne, on cherche, on recueille les implacables témoignages de l'histoire qui ne sont pas seulement les guerres, les génocides mais aussi tout simplement, tout banalement la vie quotidienne de ceux qui nous précèdent. Les morts, le passé, eux aussi ont droit à notre solidarité même si cette solidarité éveillée par des livres, par des musées est certes plus culturelle que politique et si, plus universitaire ou plus artistique, elle se forme un peu en retrait. Mais non moins féconds, ces voyages, ces promenades dans les coins, les recoins, les faubourgs de la civilisation alimentent une pensée du futur. Le monde nous ouvre au monde, le nouveau monde à l'ancien monde et réciproquement. Montréal, au nord de l'Amérique, est pour moi l'une de ces grandes villes de la planète où quelque chose, tout à coup, dans un petit musée provincial, obscur, presque clandestin, vous arrive à l'esprit, vous éclaire, non pas intellectuellement, abstraitement, mais concrètement, vous engage, parle à vos nerfs, à votre chair. L'émotion, la révolte contre le passé permettent de mieux comprendre le présent. La richesse spirituelle ne nous est pas seulement transmise par le rayonnement de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte, par Chartres ou Vézelay. Les conservatoires de la misère humaine expriment un autre aspect de la vérité qui, certes, ne passe plus par l'esthétique de la création, par la hauteur de l'art. Mais analyser, étudier, mettre en chiffres et en images, donner des statistiques des fondements humains d'une société mettent en lumière une autre grandeur dont le vécu, exposé aux regards dans des agrandissements de photographies ou de cartes postales anciennes ou dans les classements et les recensements de procédés numériques nous cultive tout autant que la contemplation du Parthénon et nous incite autant à réfléchir. Le message humain est multiple. J'aime ces villes insolites, contrastées, ces superpositions d'impressions comme Montréal où sont stimulés de profonds cheminement d'idées, le besoin d'évaluer, renouveau éthique que peut-être les longs voyages favorisent. Montréal, non loin du grand nord, non loin des grands espaces encore vierges. Montréal et son imaginaire lumière du Labrador, certains soirs où scintillent, là, les cignotes, les feux de l'aventure encore possible même si cette aventure ne doit être que celle d'un après-midi passé au fond d'une bibliothèque ou d'une librairie ou d'un musée de cette grande ville peut-être encore inconnue comme des terres candiennes plus lointaines que le voyageur a encore le sentiment d'explorer. Dans ces expéditions en contrées étrangères qui sont sans doute le meilleur moyen de revenir, d'accéder, d'être initié au familier, à l'ordinaire de nos propres régions trop connues. Oh! le plaisir d'entendre parler de Brahms ou de Sybellius en iroquois, à l'émission consacrée à la musique et émise par la communauté iroquoise de Katnawaga qui signifie en langue amérindienne: « Prés des rapides. »

Chantal Chawaf